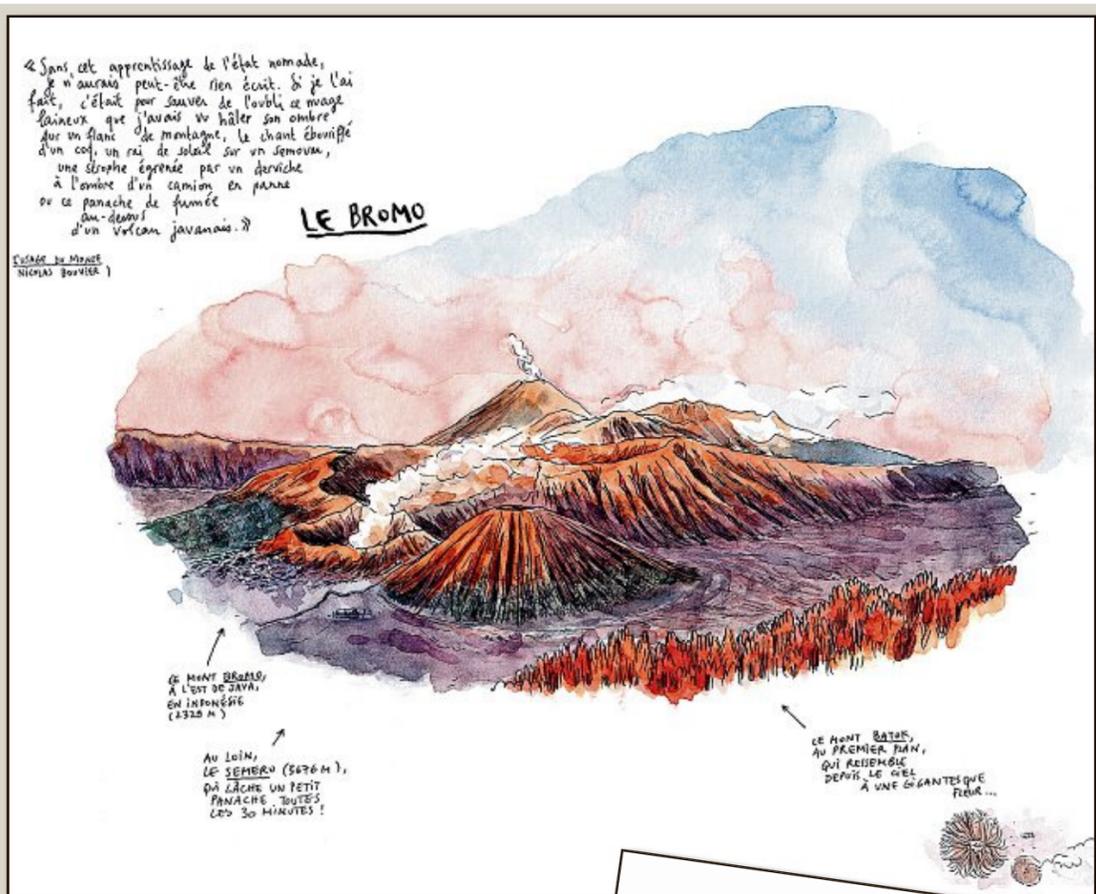


Lire, écouter, voir



Le mont Bromo, situé en Indonésie (ci-dessus) et le Pinatubo, aux Philippines (ci-contre), font partie des 55 volcans que l'on découvre au fil de l'album. FANNY VAUCHER

Fanny Vaucher fait feu de tout volcan



La dessinatrice vaudoise publie un travail brûlant sur ces montagnes de feu, initié durant le confinement.

David Moginier

La chaîne du Jura ne comporte pas le moindre volcan, pas la plus petite fumerolle, pas la moindre odeur de soufre. C'est pourtant là que Fanny Vaucher a plongé dans le monde de ces explosions naturelles, actives ou endormies, pendant cinquante-cinq jours, à raison d'un volcan par jour.

La dessinatrice vaudoise - connue aussi pour «Le siècle de Jeanne» et «Le siècle d'Emma» - était strictement confinée avec son chien dans un chalet jurassien français pendant la première vague de Covid-19. Elle avait donc envie de voyager, et ce thème était la meilleure manière de quitter le pays.

Surtout, elle est une curieuse invétérée. Elle a commandé tous les livres disponibles, a plongé dans internet pour ce qui était d'abord un blog, qui lui permettait d'explorer tous les genres graphiques, de s'amuser de son dessin poétique rehaussé des couleurs de ses aquarelles. Le projet lui permettait également d'écrire, son autre passion.

Fantasmes et vérités

C'est aujourd'hui un bel album hors norme où se conjuguent documentation

et poésie, mythes et réalité, Fanny Vaucher ayant laissé sa créativité jaillir, libre de toute contrainte. Elle évoque donc le pic Chaussy, dont, dans son enfance, elle imaginait les éruptions de neige coulant sur les flancs de la montagne des Préalpes. Elle raconte le mont Hasan, en Turquie, surplombant la cité néolithique de Çatalhöyük, où les archéologues ont retrouvé le premier dessin de volcan, datant d'il y a huit mille six cents ans.

Oui, la cofondatrice du collectif La Bûche réussit à parler de tout à travers ces pages, de l'Antiquité comme de l'écologie, du féminisme comme de la climatologie, de la chimie comme du design. On y croise Théodore Monod marchant dans le désert, le commandant Cousteau ressuscité, Zéna M'Déré, première des Chatouilleuses de Mayotte, qui voulaient rattacher l'archipel à la France, l'architecte Renzo Piano, auteur d'un bâtiment en forme de volcan, ou Romerolagus Diaz, soit le lapin des volcans mexicains, dont certains groupes ont des chefs femelles.

«Quel volcan êtes-vous?»

Et, bien sûr, des vulcanologues intrépides parsèment l'ouvrage de leurs aventures. On peut parcourir le livre dans l'ordre des pages comme l'ouvrir au hasard, tomber

sur de belles aquarelles sans parole du Znika, lire l'histoire en trois chapitres de la recluse Marcia sur White Island, alias Whatqari, s'amuser d'un quiz pour savoir «quel volcan êtes-vous?», admirer les 45 vésuves décorés d'autant de dômes, se plonger dans la compilation des rêves de volcans les plus partagés sur le web.

Ce parcours immobile a été enrichi par cinq textes d'auteur, Sylvain Fankhauser, Jonas Pool, Jörg Riebman, Colline G. et Emile Blondel. Cinq voix qui s'additionnent à celle de Fanny Vaucher, qui avoue en préface que «ce voyage à l'intérieur de ma tête a été une des plus grandes merveilles de ma vie. [...] Les moments passés à dessiner ces 55 volcans ont été solaires, et j'ai profondément conscience du privilège que j'ai eu de pouvoir les vivre.» Le lecteur passe également des moments solaires devant son ouvrage.



«Un volcan par jour», Fanny Vaucher, Éd. Antipodes, 160 p.

Notre sélection livres

«Racine cachée»

Roman Championne du monde de trail en 2016, la Genevoise Caroline Chaverot s'est lancée dans un autre parcours à obstacles: l'écriture d'un roman. «Racine cachée» raconte l'histoire de deux jeunes femmes, une Américaine de Boston et une étudiante espagnole, qui vont découvrir toutes deux qu'elles ont plus d'un point commun. L'une fermera les yeux, l'autre mènera l'enquête dans le sud de l'Espagne. Le roman traite des origines, de racines cachées qui font remonter un épisode peu connu de l'histoire espagnole, l'enlèvement de nouveau-nés sous la dictature franquiste qui durera même après la mort de Franco. **OBO**
«Racine cachée» de Caroline Chaverot, Éd. Des auteurs des livres, 351 p.



«Le vieux qui aplatisait les enfants»

Jeunesse Thomas Grand, illustrateur et graphiste carougeois, publie son premier livre pour enfants, «Le vieux qui aplatisait les enfants», aux Éditions jeunesse Askip à Lausanne. Avec des dessins, pleine ou double page, et peu de texte, il nous raconte l'histoire d'un vieux ronchon, un peu effrayant, qui soigne sa solitude avec un «enfantier», une sorte d'herbier, en guise de compagnie. Mais l'histoire ne s'arrête pas là, et les enfants et un chat vont revenir à la vie quand deux vrais amis vont se présenter dans sa maison dans la forêt. Peu de texte et de beaux dessins à l'aquarelle et crayon de couleur vous emportent dans cette histoire poétique. **OBO**
«Le vieux qui aplatisait les enfants» de Thomas Grand, à paraître le 2 novembre, Éd. Askip, 44 p.



Sempé toujours indispensable

Hommage Un peu plus d'un an après sa disparition, le 11 août 2022, le collectif l'Atelier du roman rend hommage à Sempé. Ami et collaborateur de la revue littéraire française depuis l'automne 1998, le génie du dessin humoristique se voit raconté par une brassée de belles plumes, parmi lesquelles Philippe Delerm et Frédéric Beigbeder. D'aucuns pointent son joyeux scepticisme, embrassant trois générations. Frédéric Pajak se souvient de l'humour parfois vachard de l'auteur de «Garder le cap», le dernier album publié de son vivant, en 2020. «Un sens de la repartie digne des personnages de Molière», relève l'écrivain-dessinateur, pour qui «il faut se replonger dans ce qui est une grande œuvre, afin de déchiffrer le monde qui est le nôtre depuis plus d'un demi-siècle». Peu connues, cinq séries de dessins réalisés par Sempé pour le trimestriel entre 2000 et 2001 achèvent de faire de cette publication un indispensable. **PMU**
«L'atelier du roman N° 114: Sempé pour toujours», Collectif, 192 p. Éd. Buchet-Chastel.



Notre sélection disques

Timber Timbre, rock bien timbré

Rock Il chante: «No, I can't stop eating sugar, so I won't stop, why should I?» Sur son dernier album, Taylor Kirk, alias Timber Timbre, de Toronto, entend consommer du sucre en dépit des mises en garde. Son public appréciera l'humour décalé. De manière générale, il est permis aussi d'apprécier son talent de songwriter, comme on aime dire chez les amateurs de folk. Timber Timbre, on l'avait laissé parmi les très bons souvenirs des années 2000, une finesse hors norme, du folk délicat, tirant vers un rock minimaliste. Dix-sept ans et sept albums plus tard, voici «Lovage», clairement plus assumé dans le registre rock, presque grandiloquent sur «Ask The Community», pas loin du Californien Jonathan Wilson, presque du cabaret pour «Mystery Street». Avec un gros timbre de voix, avec une propension toute personnelle à sonder d'un piano épars, voire éthéré, des recoins obscurs de la psyché, où il est question de cadavres immaculés («800 Pristine Corpses»), d'autoroutes dévorant la nuit, d'errance, d'excommuniés, ainsi pour la chanson «Holy Motors», fascinante dans sa livrée crépusculaire, puis accompagné de chœurs dans «Lovage», qui ressuscite, l'espace de quelques minutes, le souvenir de Leonard Cohen. **FGO**
«Lovage», Timber Timbre, [Integral]/Hot Dreams Records



Ólafsson, les «Goldberg» d'un souffle

Classique Au sein de la prestigieuse maison à l'étiquette jaune, les relectures des «Variations Goldberg» se suivent et ne se ressemblent pas. Ainsi, après l'incursion de Lang Lang, étonnamment sobre au vu du personnage, mais manquant cruellement de constance, voici venue l'heure de l'Islandais Vikingur Ólafsson, qui livre une version plus accomplie. Ce qu'on entend ici, une fois passé la quiétude se dégageant de l'«Aria», c'est une sorte de furie explosive, de virtuosité à donner le vertige, ce dès la première variation, avalée à une vitesse ahurissante. Ce souffle impétueux se confirme ailleurs, ce qui nous renvoie inmanquablement au premier enregistrement de Gould (1958), à ses coups de cutter et à ses tempi à peine concevables. Le piano d'Ólafsson épouse donc l'esthétique baroque, en se défaisant de la pédale et en piquant les notes tel un claveciniste. Au final, un voyage enivrant, fait défaut un surplus de mystère et de transcendance. **RZA**
«Variations Goldberg», J. S. Bach, Vikingur Ólafsson (piano), Deutsche Grammophon



Les Dead Brothers, de l'au-delà

Blues Toujours, la musique des Dead Brothers nous emmenait par des chemins de travers, vers les sous-bois où pourrissent les émotions faciles et renaissent des fragrances autrement subtiles, et nuancées, si bonnes à raconter en clair-obscur la complexité de nos vies de mortelles. De chansons anciennes pour oublier le temps qui s'étiole en cantates de chapeles en fêtu de paille, le chant du musicien suisse Alain Croubalian (1964-2021) a su regarder comme peu d'autres le morbide des danses macabres, animant de son timbre intimiste des flamboyances tapies dans l'indicible. Blues, gospel, baroque, classique, folklorique ou savant, de reprises en compositions originales, le répertoire reste ancré dans les esprits. Jusqu'à cet ultime album, enregistré peu de temps avant la disparition du chanteur: «Death Is Forever», où les violons s'émeuvent comme jamais, vautés sur la pompe titubante d'un hélicon, d'un harmonium, d'un banjo. Rien d'autre que du superbe. **FGO**
«Death Is Forever», The Dead Brothers, Voodoo Rhythm Records

